

ACTES DU COLLOQUE

« NEUJ PRO 2011 - 10èmes Rencontres Nationales des Professionnels et des Elus de la Jeunesse »

CONFÉRENCE

« Et la culture dans tout ça ? Des goûts aux pratiques »

↳ Intervenant : Frédéric Martel

Frédéric Martel : On m'a proposé de faire cette intervention qui se terminera par une série d'échanges si vous le voulez bien et afin de recueillir vos réactions, pas forcément des questions, mais des réactions à partir d'un propos qui va être le mien et qui peut-être sera un tout petit peu provocant.

Je m'inscris d'abord en faux par rapport à d'autres chercheurs ou intellectuels entre guillemets que vous avez peut-être vus ou qui viendront ici, ou bien qu'on entend ici ou là et qui sont d'ailleurs parfois mes amis.

Mon propos va tenter de ne pas être un propos idéologique, de ne pas donner un point de vue, mais plutôt d'essayer de partir d'une enquête que j'ai menée ces dernières années sur la culture dans le monde d'aujourd'hui. C'est une enquête que j'ai commencée aux Etats-Unis pendant 4 ans où j'ai eu la chance d'être attaché culturel à l'ambassade de France aux Etats-Unis, dans les années Bush, à partir de 2001 juste après le 11 septembre. Cette enquête m'a conduit dans plus de 120 villes américaines et 35 états autour du fonctionnement de la culture aux Etats-Unis qui a donné lieu à un livre qui s'appelle « De la culture en Amérique ». Ensuite, j'ai poursuivi mes recherches au niveau un peu plus global avec une enquête mondialisée qui s'appelle « Mainstream » sur la culture de masse qui a été menée dans 30 pays pendant plusieurs années. Si je vous dit ça, c'est moins pour évoquer ces ouvrages que pour vous dire qu'il me semble que lorsqu'on parle de mondialisation. Je ne fais, ici, aucune référence ni à Arnaud Montebourg, ni à Ségolène Royal, qui viennent d'appeler à voter François Hollande il y a quelques minutes, sans commentaires, sans commentaires ça veut dire sans commentaires, je n'ai aucun commentaire à faire sur ce point. Mais plus sérieusement, beaucoup de personnes, y compris à Radio-France où j'exerce chaque semaine, ou ailleurs, peuvent très souvent parler de la mondialisation pour la critiquer ou parfois l'aimer, plus rarement, mais sans forcément être allées voir ce qui se passait réellement sur le terrain.

Je voulais introduire juste ma conférence, m'auto-introduire puisque je fais ma propre présentation en disant que j'essaie de me situer, peut-être à tort, mais en tout cas à dessein, dans une perspective d'enquête de terrain. Non pas juger, ne pas être dans l'idéologie ou en tout cas, essayer de ne pas l'être, mais plutôt d'aller voir sur le terrain ce qui se passe que ce soit bien ou pas, que ce soit conforme à ce que j'en attends ou pas, que ce soit la culture que j'aime ou pas, mais voir à travers le monde pendant longtemps sur des enquêtes de long terrain.

Pour « Mainstream » c'est 1200 interviews dans 30 pays. Voir comment le monde est entrain de changer, notamment dans sa dimension culturelle et non pas simplement d'avoir un discours idéologique et incantatoire ou théorique sur ces évolutions indépendamment, bien sûr des positions que les uns ou les autres peuvent avoir. C'est à ce titre, et j'espère dire juste, que je prends la parole devant vous ce soir pour être le témoin, au fond, de ces personnes que j'ai interviewées, de ces évolutions que j'ai cru déceler et pour vous rendre de cela y compris avec les

contradictions que ça peut avoir, y compris avec les points positifs ou négatifs que cela peut avoir. Pour ceux qui me connaissent, vous aurez, sans doute, reconnu un peu qui je visais implicitement dans ces phrases. Mais, il me paraît important de toujours essayer de situer un petit peu d'où on parle.

Je partirais de quatre images pour commencer cette intervention.

La première c'est une image que, sans doute, je ne vous connais pas, mais je connais assez bien l'éducation populaire. J'ai grandi comme beaucoup sans doute d'entre vous ici, en étant hébergé par les Céméa au Printemps de Bourges, en étant avec Peuple et culture, ce qu'il en restait, d'autre, au festival d'Avignon et comme beaucoup d'entre vous ; j'ai grandi dans une France pas si lointaine que ça qui était, en tout cas, dans mon petit village du Sud de la France, paysan, petit et très isolé au fond puisque, pour nous, aller à la ville qui est Avignon à seulement une dizaine de kilomètres, c'était loin et pour le dire simplement. Je crois que je n'y suis quasiment pas allé ou très très peu allé avant mes 15 ans. Dans ce village, il y avait deux traditions culturelles très fortes qui étaient d'un côté les catholiques et de l'autre côté les communistes. Toute la culture, c'est vrai aussi d'autres aspects de la vie locale, était un peu divisée entre ces deux familles. D'une part les catholiques avec leurs aumôneries, leur ciné-club, j'étais dans l'aumônerie. On allait de temps en temps voir un film sur le suicide, avec un prêtre, un curé qui nous expliquait pourquoi ce n'était pas bien de se suicider. Après, il y avait la peine de mort. Il avait aussi un avis. Il y avait l'avortement. Il n'était pas très content. C'était les débats du mardi soir où on parlait de la culture à travers la vision que les cathos en avaient. Et, l'autre famille politique, culturelle, intellectuelle étaient les communistes qui, eux aussi, avaient leur ciné-club. On y montrait des films où on parlait de la résistance des cheminots pendant la guerre. On évoquait la figure de Guy Moquet bien avant que le Président de la République veuille se la réapproprier. On était, au fond, entre la fête votive des catholiques qui s'appelle la Saint-Eloy, la fête votive des communistes qui s'appelle la Madeleine, entre le journal des communistes qui s'appelle La Marseillaise, le journal des catholiques qui était plutôt Le Méridional, avec toute cette tradition que vous connaissez bien. Les jeunes de mon âge, et je pense que c'était vrai depuis plusieurs décennies, étaient ballottés un peu entre ces deux familles. Au fond, qu'on appartienne à l'une ou à l'autre et moi j'appartenais aux deux, on avait une vision de la culture qui était fabriquée, construite par ces deux familles-là. Il m'arrive très fréquemment de retourner dans ce village et de parler à quelques jeunes, ne serait-ce que, comme vous sans doute, un neveu, un ami de la famille. Je suis frappé par le fait que les gamins que je rencontre, mon propre neveu y compris ne sait même plus ce que pourrait signifier l'aumônerie, le ciné-club, ne parlons même pas de Peuple et culture ou des Céméa, mais va essentiellement, sinon uniquement, au multiplexe entre deux autoroutes sur un shopping mall dans un lieu qui n'est ni le village, ni la grande ville pour voir Spiderman 2, 3, peut-être 4 bientôt, Batman et probablement, très prochainement, un film américain dont on parle déjà qui s'appelle « Tintin » de Hergé revisité par Spielberg. Je voulais commencer par cette première image qui est, pour une large part, celle de nos enfants, de nos élèves, de nos familles, en fait de nous-mêmes, à savoir la vie culturelle d'aujourd'hui qui passe très fortement par ces multiplexes, par ces autoroutes, par ces shopping mall, loin des centres ville, de nos villages où d'ailleurs il n'y a plus de ciné-club très souvent, il n'y a d'ailleurs même plus souvent de boulanger, ni de boucher. Je dis ça sans critique, plus comme un fait puisqu'il y a malgré tout le boulanger et le boucher dans le supermarché, mais pas forcément dans le village encore aujourd'hui. Mais, cette France, au fond, qui a commencé à disparaître en 1968 en réalité, où la culture était portée par trois grandes familles, les catholiques, les communistes je l'ai dit, ainsi que les gaullistes, n'est plus aujourd'hui portée par personne, en tout cas pas par ces familles-là. Et, pour une très large part, cette culture dans laquelle quelqu'un comme moi a grandi, finalement il n'y pas si longtemps, est pour une assez large part une image du passé.

La deuxième image que j'aimerais utiliser en introduction c'est celle d'une enquête plus petite que j'ai menée en France sur les comités d'entreprise qui m'avait été commandée par la CFDT, par la Confédération nationale, mais qui se trouvait se faire dans tous les comités d'entreprise y compris ceux de Force ouvrière et de la CGT. Je me suis retrouvé un jour dans un comité d'entreprise CGT dans une usine très connue de Grenoble pour parler longuement avec eux comme je l'ai fait dans d'autres villes, d'autres comités d'entreprise. Ces salariés, en l'occurrence syndicalistes CGT absolument formidables étaient désireux, ils me l'ont dit, répété, désireux de faire en sorte que les salariés de cette usine continuent à s'intéresser à la culture. Ils parlaient même de l'art, vous savez comme Jean Vilar ou comme Antoine Vitez. Ils parlaient de l'art. Leur grande idée, c'étaient de

louer des cars. L'idée c'était que tout le monde prenne un car, un soir de semaine, à 20h 30, pour aller collectivement voir une pièce d'art et essai dans un théâtre ex de banlieue rouge. Ils étaient un peu tristes devant moi. Ils témoignaient que ce qui était un peu surprenant, c'est que les salariés ne voulaient pas du tout de ça. Ils voulaient tous les mettre dans un car pour qu'ils aillent collectivement voir une pièce de théâtre un peu artistique. Les demandes étaient presque exclusivement d'essayer de trouver des tarifs réduits pour aller voir Disneyland Paris.

La troisième image que j'aimerais prendre maintenant et qui va me permettre peu à peu avec vous d'évoquer les deux grandes mutations que connaît la culture aujourd'hui, à savoir d'abord la mondialisation de la culture et, d'autre part, le basculement numérique. C'est une rencontre, je ne dirai pas son nom pour ne pas être trop méchant, dans mon bureau à Radio-France, un après-midi où j'avais reçu une invitation pour aller voir un film qui s'appelait « Slumdog millionnaire » de Danny Boyle que vous avez peut-être vu. J'étais là, avec un critique qui se trouvait à l'époque partager mon bureau, à qui je dis « je suis invité, tu en penses quoi ? ». Il regarde le carton. Il ne savait pas, comme moi, ce qu'était ce film. Il voit Danny Boyle et me dit « ça, je n'irai pas le voir ». Dans l'enquête que j'ai menée à travers le monde ces dernières années, où que je sois allé, dans une favela où il y a parfois des cinémas au Brésil, dans un bar gay de Shanghai, dans un café un peu hip de Djakarta en Indonésie, mais aussi récemment à Taiwan, ou encore en Iran, j'ai vu des gens qui regardaient ou qui avaient des images ou des posters de « Slumdog millionnaire ». Je ne veux pas défendre ce film en particulier, ni d'ailleurs le critiquer. On pourrait dire beaucoup de choses. Mais, ça m'a frappé d'avoir un critique français de cinéma parmi les plus connus de ce pays qui, par le simple fait qu'il s'agissait de Danny Boyle, quoiqu'on en pense, avait considéré que ce n'était pas un film bien parce que c'était un film au fond grand public. Alors que, honnêtement, quand on regarde ce film, sans en attendre obligatoirement une transformation de l'histoire du 7^e art, mais malgré tout avec une forme de générosité, on comprend pourquoi ce film a plu sur cinq continents, et avec un budget très faible est devenu un blockbuster mondial. Parmi les clefs de son succès, il y a le fait qu'il est tiré d'un assez grand roman (si vous avez l'occasion lisez le roman qui est bien plus futé que le film) un roman de ViKas Swarup si je me souviens bien qui s'appelle, je crois, « Les fabuleuses aventures d'un indien malchanceux qui devint millionnaire ». Je crois qu'à travers ce film, il y a à la fois quelque chose qui parle de la mondialisation, de l'émancipation aussi des individus, l'enfant qui sort de la pauvreté etc. Mais, c'est aussi un film très révélateur parce qu'un auteur indien, un acteur britannique d'origine indienne, un film tourné pour une part à Mumbai (nouveau nom de Bombay en Inde) mais un film fait par Danny Boyle, c'est-à-dire par au fond un anglo-saxon, un européen est distribué par des majors qui sont, pour une part d'ailleurs c'est un film français, comme vous ne le savez peut-être pas, qui a été fait par Pathé UK, c'est-à-dire la branche britannique de Pathé, qui a été distribué à travers le monde par des européens et des américains. C'est un concentré assez intéressant de la mondialisation de la culture sur lequel, bien sûr, est venu se greffer son moteur principal qui est le fait que ce film évoquait quelque chose que tout le monde connaissait à savoir un jeu télévisé « Qui veut gagner devenir millionnaire ? » qui était l'intrigue initiale de ce film.

Dernière image, qui est celle avec laquelle je commence mon livre « Mainstream », qui est une rencontre faite à Washington, il y a quelques années, avec un type qui s'appelle Dan Glickman. Dan Glickman préside la MPAA, la Motion Picture Association of America, qui est, au fond, le lobby des studios hollywoodiens aux Etats-Unis. Ses bureaux sont à Washington sur Keele Street, c'est la rue des lobbys à Washington. Quand on regarde depuis ses fenêtres, on voit la Maison blanche. Donc, on voit tout de suite le lien entre le politique et le cinéma représenté par la MPAA. La MPAA est financée, et bien qu'étant une association à but non lucratif, elle représente les 6/7 studios hollywoodiens principaux. Lorsque j'ai rencontré ce Dan Glickman, que j'ai eu l'occasion de croiser plusieurs fois et d'interviewer aussi longuement, il m'a dit « je m'occupe du cinéma, etc ». Et moi, au micro » (ça a été enregistré) et je lui dis « Dan Glickman, vous vous êtes trompé de job. Qu'est-ce que vous faites là ? Vous étiez hier à Défense congressman ! ». C'est-à-dire il était congressman, député du Kansas en charge des questions de sécurité. Il était devenu ministre de l'agriculture de Bill Clinton et maintenant il s'occupait de culture. Je lui dis « C'est une erreur. L'agriculture, maintenant la culture. Il y a quelque chose qui ne va pas ». Les américains ont parfois de l'humour et il me répond « You're wrong Frédéric. Vous vous trompez. Hier, je cultivais le maïs et maintenant, je le vends ». Il faisait bien sûr référence au pop corn des multiplexes qui représente, comme vous le savez sans doute, le cœur de l'économie du cinéma aux Etats-Unis. Puisu'on gagne plus d'argent quand on est un exploitant de cinéma, on gagne plus d'argent avec les produits qu'on vend dans le cinéma qu'avec la part qui vous revient sur le ticket d'entrée du

film. Au-delà de cette anecdote, on voit bien comment aux Etats-Unis, un secteur qui est, apparemment, du divertissement, de l'entertainment, quelque chose de pas si sérieux que ça, est en fait géré par un ancien ministre, un ancien congressman très influent, démocrate. On voit bien les liens très forts entre celui qui allait défendre les quotas de l'agriculture pour après s'occuper des quotas du cinéma. On voit en réalité très bien la logique. Ce n'était pas une erreur que d'avoir nommé ce Dan Glickman du lobby pour s'occuper du cinéma.

Après ces rapides images un peu provocatrices, un peu rapides pour introduire cette intervention, j'aimerais, maintenant, peut-être un peu plus sérieusement m'attacher à essayer de transmettre un certain nombre de points qui me paraissent un peu importants sur ce qui est en train de se passer en termes culturels. Evidemment, ce sont essentiellement des conclusions d'une enquête. Quand vous faites votre thèse, vous faites des livres qui font pour un 700 pages, pour l'autre 400 pages et il y en a quatre comme ça, c'est évident que vous résumez ça un peu rapidement. Mais je vais essayer de vous transmettre ce que je considère comme le travail du chercheur, c'est souvent ça, c'est d'abord de comprendre ce qui se passe avant d'essayer de le transmettre à d'autres.

Une des premières grandes évolutions qui me paraît centrale dans le monde actuel, c'est la manière dont la culture évolue par rapport à la mondialisation. Lorsqu'on voyage, lorsqu'on enquête sur le terrain dans de nombreux pays et sur cinq continents, on s'aperçoit d'abord d'une chose très très réjouissante, très positive, c'est que, où qu'on aille, la mondialisation de la culture, on le verra tout à l'heure pour Internet, ne se traduit pas, contrairement à ce qu'on croit parfois, par une uniformisation. Et ce n'est pas un point de vue idéologique. J'aurais dit le contraire s'il m'avait paru que le contraire était vrai. Si vous prenez la plupart des secteurs de la culture, vous vous apercevez que, partout dans le monde, très massivement, les gens consomment, s'intéressent à de la culture locale (ça peut être régional, ça peut être national). Mais, ce n'est certainement pas global. Si vous prenez la musique, c'est absolument évident partout. Vous allez en Amérique latine, vous aurez partout de la musique que vous connaîtrez d'ailleurs assez peu et moi aussi, même si on connaît tous quelques morceaux de Gilberto Gil ou de tel autre artiste cubain généralement enregistrés à Miami. La réalité est que, partout, il y a beaucoup de musiques locales qui, d'ailleurs, ne voyagent pas forcément. Et la musique que vous avez au Brésil n'est pas la musique que vous avez en Argentine. Et la musique du Mexique n'est pas celle du Venezuela et encore moins celle de Colombie ou de Cuba. C'est vrai partout dans le monde pour la musique. La Kpop qui est la pop coréenne, très populaire, c'est un peu de la soupe, mais j'aime bien écouter la soupe dans d'autres langues quelquefois. Je la diffuse sur France-Culture. C'est toujours assez drôle de montrer ça sur une chaîne nationale. Quand vous écoutez la Kpop, c'est assez étonnant, mais, c'est très différent de la Jpop qui est la pop japonaise. Quand vous allez à Taiwan, c'est une autre pop qui est en mandarin et qui généralement arrive à pénétrer la Chine continentale parce qu'elle est en mandarin, différente de la pop cantonaise qui, elle, est plutôt fréquente dans certaines parties de Chine et à Hong kong etc. On pourrait montrer ça pour la musique. Vous demandez à un sénégalais, il vous dira que la musique sénégalaise est très différente de la musique de Côte d'Ivoire et encore plus, bien sûr, de celle du Nigeria ou d'Afrique du Sud. Mais, ce qui est vrai pour la musique, et ce qu'on sait souvent puisque nous-mêmes en France on a une musique française qui se porte globalement malgré tout assez bien, est vrai dans les autres secteurs aussi. Prenez l'édition, partout dans le monde. Vous lisez d'abord et avant tout des romans qui sont nationaux. Vous vous intéressez à vos romanciers, partout. Allez dans une librairie tchèque. Vous y verrez des dizaines d'auteurs de littérature que vous ne connaissez pas parce qu'ils sont tchèques. Et, c'est encore plus vrai pour la non fiction donc les essais, parce que même s'il y a bien sûr des best-sellers mondiaux, la plupart des livres concernent la politique locale, les affaires locales, des auteurs dont on parle dans le pays. Pour exemple, à Prague vous trouvez les œuvres qui concernent l'Europe centrale, le rapport à la Slovaquie, le rapport au parti communiste, la révolution qui a eu lieu à l'époque ou à ce président aujourd'hui un peu nationaliste et compliqué à décrypter. Mais, ce qui est le plus frappant, c'est que dans les autres secteurs y compris ceux qu'on s'attend à être les plus mondialisés, même là ce n'est pas exact. Prenez les séries télévisées. On sait tous que les séries télévisées américaines sont très puissantes. En réalité si on exclut ces séries-là (j'y reviendrai tout à l'heure), la télévision y compris les séries sont presque partout très locales. En Amérique latine, les séries télévisées américaines ont un certain succès mais les telenovelas sont beaucoup plus importantes. Les telenovelas mexicaines n'ont aucun rapport avec les telenovelas argentines et ainsi de suite... D'ailleurs, lorsqu'ils

traduisent, lorsqu'ils diffusent une série télévisée américaine en Amérique latine, on croit souvent qu'ils la transmettent. En réalité, ils la refont la plupart du temps et ils en refont au moins trois versions. Il y a la version brésilienne qui, évidemment, est en portugais et on ne peut pas faire la même pour les autres pays qui parlent espagnol. Il y a la version mexicaine très proche des États-Unis et qui partageant un certain nombre de valeurs, et cette version mexicaine on ne peut pas la diffuser en Argentine. On est obligé de faire une troisième version qui est également en espagnol comme la mexicaine, mais qui, par plein d'aspects, va changée. Déjà l'accent. On n'imagine pas une série canadienne en France non transformée en français. L'accent est très fort entre le Mexique et l'Argentine. En plus, on va changer des personnages ou des emplois. Par exemple, le plombier dans la fameuse banlieue de « Desperate housewives », ne peut pas exercer le même métier, habiter le même type de maison au Mexique et en Argentine. Donc, on est obligé de transformer la série assez fortement. Ce qui fait que même pour une série américaine, il y a une adaptation locale très nécessaire. Encore une fois, ces séries américaines restent de toute façon très faibles. Allez en Amérique latine, vous y verrez des séries qu'on ne connaît pas, parfois très très extravagantes, en particulier celle de Teleglobo au Brésil et Televisa au Mexique qui sont profondément différentes de ce qu'on connaît chez nous. C'est vrai aussi en Corée, au Japon, en Indonésie où vous avez des séries innombrables, ce qu'on appelle les dramas. On parle de telenovelas en Amérique latine, de dramas en Asie, de feuilletons du ramadan dans les pays arabes. Et là, encore, toutes ces séries, ces dramas, ces feuilletons du ramadan sont très différents. Par exemple, les séries que vous voyez en Égypte, les gens connaissent la différence entre les égyptiennes qui sont très importantes, les turques qui ont beaucoup d'écho avec une série comme « Nour », mais aussi des séries qui sont syriennes qui ont eu beaucoup d'impact ces dernières années. Elles étaient d'ailleurs paradoxalement assez libres par rapport aux séries égyptiennes pour plein de raisons. Donc, on voit que, même pour la télévision, on a des cultures très très locales ou nationales très différentes d'un pays à l'autre. C'est vrai aussi pour l'information, même si encore une fois il y a CNN, la BBC, un peu France 34 ou Al-Jazeera. En réalité l'information qui est consommée par la majorité des gens dans la majorité des pays est une information nationale, locale. Il y a plus de 3 000 chaînes de télévision en Chine. Ces chaînes ne sont pas, dans la grande majorité des cas, des chaînes internationales, elles sont essentiellement nationales ou locales. Donc on s'intéresse à ce qui vous est proche.

La publicité c'est pareil. Étant totalement localisée, vous êtes obligés d'avoir des marchés très nationaux. On pourrait continuer ce type d'exemples dans pas mal de pays avec quelques exceptions quand même.

D'abord, il y a la question du cinéma. Même s'il existe partout un cinéma national, presque partout, celui-ci est assez souvent assez faible, de l'ordre de 5 % parfois en Amérique latine, dans d'autres pays, il peut être beaucoup plus important, c'est le cas de la France. On est entre 45 et 52/55 % de box office national dans le cinéma français. C'est vrai à Prague aussi où 50 % des films sont en tchèque, au Japon de l'ordre d'un pourcentage à peu près équivalent de films en japonais ? Vous avez bien sûr le cas de l'Inde où vous avez un box office à plus de 80 % qui est indien. Les américains arrivent très peu à pénétrer les 10 % restants.

L'exception la plus flagrante, la plus frappante, c'est bien évidemment le jeu vidéo. A de très rares exceptions près (qui très souvent n'en sont pas), le jeu vidéo, lui, est très global. Même lorsqu'il est produit par des français (pour information, vous le savez sans doute, nous sommes leader mondial de production de jeux vidéo puisque nous possédons à la fois Activision blizzard et Ubisoft). Mais quand on regarde de près et quand on visite les studios d'Ubisoft, quand on va aux studios d'Activision blizzard, c'est très simple tout est aux États-Unis ! Donc les français possèdent ces studios à travers Vivendi games, Vivendi, mais ces boîtes sont à 100 % quasiment américaines. Ubisoft est né à Montpellier dans le Sud de la France. Aujourd'hui pourtant, la plupart des jeux vidéo et des histoires racontées par ces jeux vidéo d'Ubisoft sont très très américanisés. Si vous regardez la plupart des sujets, des titres même des jeux, ils sont très fortement tirés de best-sellers américains, de films, de blogbusters américains. Cela fait que, contrairement à ce que croyaient les néo-marxistes de l'école de Francfort, ce n'est pas celui qui possède les moyens de production qui détermine les contenus. On peut être très fiers de posséder Activision blizzard, les japonais peuvent être très fiers de posséder Sony, mais tout ça ne produit que des films, des jeux vidéo ou

des chansons américaines. Le détenteur du capital n'a pas forcément beaucoup d'influence sur les contenus qui vont être produits.

Cela résume ce que je souhaitais vous dire ce qui concernait ce premier point sur la mondialisation. Il y a un point positif qui est que, partout, la mondialisation se traduit par une bonne tenue des cultures locales et nationales. C'est une bonne nouvelle. Elle ne se traduit pas ou presque jamais d'un point de vue très massif par une uniformisation qui viendrait détruire ces cultures, même si (et là c'est le revers de la pièce) face à cette culture très nationale et locale qui tient bien dans la mondialisation actuelle vous avez en effet, malgré tout, une autre culture qui est de masse, le courant dominant, la culture aimée par le plus grand nombre, qui plaît au plus grand nombre. Et, cette culture de masse que j'appelle « mainstream » est très fortement une culture américanisée. Ça peut être parfois des mangas japonais. Mais, c'est très fortement une culture américanisée qui a comme paradoxe d'être dominante et globalisée, ce qui est le vrai problème. C'est pour ça qu'il faut, me semble-t-il, être un petit peu plus subtil que ce qu'on est parfois. Le problème n'est pas tant d'avoir une culture, le problème n'est pas la destruction par l'Amérique ou par la culture de masse des cultures nationales puisqu'on a vu qu'elles tenaient bien. Ce qui se passe, c'est que face à ces cultures nationales qui restent très fortes et très puissantes, vous avez cette autre culture mainstream très américanisée qui est devenue la culture commune. Si vous prenez les continents que j'ai évoqués, mais aussi l'Europe, c'est notre problème principal. Le problème de l'Europe n'est pas la mort de la culture comme on entend souvent, n'est pas la mort des cultures nationales. La culture française va bien, elle n'a aucun problème. Le problème principal est que ce qui unit les européens n'est plus la culture européenne. Si vous parlez avec une dizaine de jeunes, un allemand, un roumain, un tchèque, un espagnol, un italien, un anglais, un français... et vous leur demandez de parler de la culture qu'ils aiment, ces 10 jeunes auront tout un tas de films, peut-être de livres espérons-le, de chansons, d'éléments qui seront la culture de leur pays qui sera très nationale, mais aucun de ces 10 jeunes ne pourra parler avec les autres de ces produits-là parce qu'ils seront seuls à les connaître. L'allemand ne connaîtra rien de ce que dira l'espagnol. L'espagnol ne connaîtra rien de ce que dira le français, le français du tchèque et le tchèque du roumain pourtant très proches et on peut même dire qu'il s'en foutra complètement. Aujourd'hui, un jeune français se fout complètement de la culture des roumains. Il n'a aucun intérêt pour la culture du jeune tchèque. Par contre, il s'intéresse à sa culture nationale. La seule culture qui sera commune à ces 10 jeunes sera très précisément la culture américaine avec, éventuellement, quelques mangas, un groupe pop britannique ou, très rarement, un produit qui sort d'Endemol ou d'Ubisoft. Dans la grande majorité des cas, les européens ont aujourd'hui deux cultures, leur culture nationale propre et la culture américaine qui les relie entre eux. Et, me semble-t-il, c'est évidemment le problème principal auquel nous avons affaire pour l'Europe, encore une fois, on a le même phénomène en Amérique latine. On a le même phénomène en Asie. On a le même phénomène pour une part seulement dans les pays arabes. C'est sur quoi je vais revenir.

J'ajoute pour que vous ne vous mettiez pas à hurler tout de suite, je parle là de mes sujets. C'est-à-dire de culture de masse. Je parle de culture mainstream, d'entertainment, de la culture des jeunes. Je ne vous parle pas de la danse contemporaine, de la poésie, du spectacle vivant en général qui, lui, pour plein de raisons, reste beaucoup plus local, beaucoup plus national et par ailleurs existe au niveau européen. Mais en termes d'échanges, de diffusion, ça ne pèse quasiment pas dans les échanges internationaux. Ce à quoi les jeunes vont être confrontés, ce n'est pas parce que vous diffusez un film taiwanais à la cinémathèque à Paris que vous pouvez dire que les français s'intéressent au théâtre d'avant-garde tchèque ou aux pièces spectaculairement innovantes d'un auteur un peu queer et original qui vient d'une ancienne famille italienne.

Le deuxième point sur lequel j'aimerais revenir maintenant, c'est bien sûr de tenter d'expliquer pourquoi les américains, ou en tout cas un certain système, soient si puissants dans cette histoire. Il ne vous échappera pas, vous qui êtes plus que moi en contact sinon directement des jeunes, du moins vous vivez dans ce milieu-là et les accompagnez et les comprenez, il ne vous aura pas échappé qu'ils s'intéressent fortement à la culture américaine. J'essaie de comprendre à nouveau, sans être aveuglé par l'idéologie française qui me semble être très forte sur ces questions, d'essayer de comprendre pourquoi, indépendamment du discours un peu facile de l'élite qui vient vous dire que cette culture est très abrutissante, qu'il faut arriver à éduquer ces jeunes, qu'ils s'intéressent à autre chose pour sortir de ce monolithisme, de cette uniformisation, cette culture abrutissante etc - ce qui au passage, et je leur en ai fait la remarque quelquefois, est d'autant plus

étrange que quand vous ouvrez Télérâma ou les Inrocks, vous vous apercevez qu'on vous parle énormément de culture américaine, c'est juste un paradoxe sur lequel je vais revenir. Il me semble d'abord que, pour une large part, le discours un peu français et d'ailleurs classiquement européen sur la culture est un discours qui ne colle plus à la réalité de la culture aujourd'hui. Ce discours vous le connaissez mieux que moi. C'est un discours qu'on a, je citais l'école de Francfort tout à l'heure, vous pouvez citer Hannah Arendt, tout un tas d'auteurs que, vous comme moi, on aime ou on a lu et qu'on revendique. On pourrait aussi citer mon confrère et ami ennemi de Radio France, à savoir Alain Finkielkraut, qui répète ça souvent ou bien un Eric Zemmour du temps où on le voyait encore sur France 2, ou beaucoup d'autres qui rabâchent un peu ça, l'idée, au fond qu'il y a l'art et la culture d'un côté et puis quelque chose qui est profondément critiquable de l'autre et donc américain, très méchant, à savoir la culture de divertissement. Cette ligne très très classique qui reste vraie, pour une part chez les critiques français, dont le métier et non pas obligatoirement de dire que le divertissement est mal mais, en tout cas, d'essayer de protéger cette ligne Maginot, de protéger cette frontière pour séparer l'art du divertissement. Pour une très large part, cette frontière, cette ligne Maginot n'existe plus. Elle n'existe plus du tout à l'échelle du monde. Elle n'existe plus du tout aux Etats-Unis par définition, mais n'existe même plus en France dans les pratiques des français. Si vous regardez les pratiques des français y compris des jeunes, vous vous apercevez qu'ils peuvent dans la même journée avoir un désir d'art et un désir d'entertainment. Ils peuvent vouloir se cultiver avec un texte sophistiqué, qui d'ailleurs souvent leur ressemble, fait écho à leur école, leur quartier, à leur histoire personnelle, à la minorité à laquelle ils appartiennent, et ne même temps, le soir, vouloir voir, se détendre avec Avatar sans qu'ils se posent la question de savoir si c'est bien ou pas bien. L'idée même, un peu finkelkrautienne, que la culture devrait être une punition, un chemin de croix, que l'ennui serait obligatoire est une idée qui, évidemment, est de moins en moins partagée. En réalité, même les critiques de la meilleure qualité qui soit, plus personne aujourd'hui même en France ne dirait vraiment ce que disait Adorno dans les années cinquante. Vous vous souvenez de ses textes. J'aime bien Adorno au passage qui était un philosophe allemand, juif, émigré aux Etats-Unis pour les raisons qu'on devine et qui s'est installé aux Etats-Unis et a essayé de comprendre l'industrialisation de la culture telle qu'il l'a vécue là-bas. Il a écrit sur le jazz. Pour lui, fondamentalement, le jazz était une musique qui ne pouvait pas être de la musique, il avait bien compris que c'était intéressant et que malgré tout, ce n'était pas si ridicule que ça. Mais pour lui, la musique ça ne pouvait être (il ne le disait pas comme ça, mais c'est implicitement ce qu'il disait) que de la musique classique faite par des blancs venant d'Europe. Il a eu toute cette théorie. Il y a quelques articles célèbres que je ne vous invite pas à relire parce que ce n'est pas très drôle et surtout on n'aime pas beaucoup quand on lit ça, où il explique par des tournures très alambiquées une théorie sociologique très approfondie, où il se noie dans un verre d'eau, que, pour aller vite, le jazz ne pouvait pas être de la musique. Donc, il trouve cette idée incroyable que, finalement, c'est de la radio. Alors aujourd'hui, personne ne dirait que le jazz est de la radio puisque que le jazz est non seulement de la musique, mais c'est sans doute la musique classique du 20^e siècle, en tout cas pour les Etats-Unis c'est la musique classique du 20^e siècle. Je dirais un peu que, dans cette lignée-là aujourd'hui, plus personne aux Etats-Unis, même en France, ne viendrait dire que les jeux vidéo ou les séries télévisées ce n'est pas de la culture, y compris les Cahiers du cinéma ont mis les jeux vidéo en exergue pour dire combien c'était la quintessence de la créativité la plus forte dans le monde d'aujourd'hui. On pourrait dire pareil des mangas, de la création artistique sur les réseaux sociaux, sur Internet, des jeux vidéo, je l'ai dit, mais aussi du design, de la publicité. Sans qu'on se pose nécessairement la question de ce qui est bien, de ce qui est mal. Objectivement, je crois que les Etats-Unis ont vu avant nous que ce catéchisme culturel européen qui vient définir ce qui est bien et ce qui ne l'est pas est, et moi qui ne suis pas du tout bourdieusien sur ça (je suis assez bourdieusien) est, en fait, un reflet soit d'une volonté de défendre un statut social, soit de reproduction sociale, mais, en tout cas, ne se justifie pas en termes artistiques et créatifs. Et j'attends au tournant celui qui viendrait expliquer que la pièce qui fait la cour d'honneur du festival d'Avignon en danse contemporaine de Mathilde Monnier serait plus de l'art que Toy story. Je pense qu'il aura beaucoup de mal à me prouver ça parce qu'aujourd'hui on ne peut tout simplement pas le prouver. Toy story est aussi une immense créativité dans l'histoire du cinéma et de la manière de raconter des histoires. Il me semble que, par ailleurs, et on le voit bien sur les pratiques culturelles des français, ce débat est au fond dépassé aussi. En France, les études du Ministère de la culture montrent très clairement ces mélanges de genre constants, ce cross over permanent et parce que, me semble-t-il, culture de la mobilité aussi. L'individualisation des

pratiques culturelles, ça rejoint ce que j'évoquais en introduction. Il me semble aussi qu'un discours très autoritaire sur la culture vient constamment expliquer au public ce qu'il devrait penser de la culture. Loin de moi l'idée de dire qu'il n'y a pas une éducation à la culture, bien sûr qu'il y a éducation, qu'il y a des codes, du décryptage. Il y a des effets à décrypter, à critiquer venant, par exemple, de cette culture mainstream. Il n'empêche que le travail constant de dire qu'il faut expliquer aux gens ce qui est bon pour eux me paraît de plus en plus saugrenu, surtout quand la plupart du temps il ne correspond pas à la réalité. Je pense profondément que, pour reprendre l'exemple que j'évoquais tout à l'heure de ce petit village qui est le mien et qui est sûrement le vôtre aussi puisqu'on a tous quelque part eu cette expérience-là, lorsque, dans mon village, on explique aux jeunes des quartiers qu'il faudrait qu'ils aillent au festival d'Avignon voir une pièce de théâtre sophistiquée, parce que ça va les émanciper et ça va leur permettre de devenir la personne qu'ils veulent être en maîtrisant leur propre histoire, je cite des phrases récurrentes qu'on utilise tous, qui sont très belles, qui sont celles qu'on emploie depuis toujours à la fois chez Peuple et culture, chez les Céméa, chez les catholiques, chez les communistes, je pense que c'est profondément faux aujourd'hui. Je pense que ces jeunes de quartiers savent très bien où est leur intérêt, et qu'aller dans un endroit qui est porté par l'élite, qui représente les valeurs, le statut social de cette élite, ce n'est pas en réalité les émanciper. Et pour le dire un peu de manière provocante et je le fais pour vous provoquer, je pense en réalité que s'ils vont au multiplexe voir Spiderman 3, ils savent très bien où est leur intérêt. En plus, ils vont se divertir. Il n'y a pas de raison qu'ils hésitent. Il y aura dans ces films-là, et c'est d'ailleurs ça la grande force du cinéma américain, de l'émancipation, de la rupture de classe. Il y aura toute une série de choses qui leur parlent, y compris plus que ce que la culture française, et je n'ai évidemment rien contre elle.

C'est le troisième point, maintenant. Cela renvoie à la matrice même de cette culture américaine qui me semble être très mal comprise chez nous parce qu'on l'assimile à cet impérialisme qui est réel sans en voir la complexité. Pour moi, la culture américaine, et dans sa réception telle que nous l'avons en France, c'est-à-dire telle que vos enfants, vos élèves, les personnes que vous accompagnez dans les mairies, les conseils généraux ou les régions, à savoir les jeunes, telle que eux-mêmes la perçoivent, ils la perçoivent dans ce que j'appellerais une multiplicité parce que c'est une culture construite sur différentes échelles. On connaît tous la puissance américaine des blogbusters que j'évoquais tout à l'heure, la culture de masse, Hollywood, Broadway, les best-sellers et les hits en musique. Sur ce registre, il n'y a pas grand chose à dire. Plus de 60 % des contenus exportés à travers le monde sont américains. Sur ces registres-là, les américains sont surpuissants et n'ont, à ce jour (j'y reviendrai tout à l'heure) aucun concurrent sérieux. Même l'Europe de 27 est très très loin derrière en termes de production de ce type de contenu de masse. La réaction un peu naturelle qu'on lit, ici ou là, chez Ariane Mnouchkine ou chez d'autres. Il est très facile de la critiquer, en effet, comme étant impérialiste, qui décérèbre nos enfants, leur fait perdre toute conscience des valeurs et, surtout, les conduit à l'abrutissement plus ou moins rapide. Même si je ne partage pas cette analyse, il est clair que cette culture de masse est dominante. Il est clair aussi qu'elle est objectivement relativement uniformisatrice et qu'on la reçoit comme telle. C'est oublier que dans la réception de cette culture américaine, et pour comprendre les jeunes et les pratiques culturelles des français, c'est oublier que la culture américaine arrive par toutes les échelles à la fois et n'est qu'une culture parmi beaucoup d'autres qui arrivent des Etats-Unis. La deuxième culture qui arrive des Etats-Unis, et on l'oublie toujours (c'est là où il y a une schizophrénie française incroyable), c'est la culture d'avant-garde et de l'élite, ce qu'on appelle High culture aux Etats-Unis. Ouvrez les Inrockuptibles, 50 % des articles (je l'avais comptabilisé il y a quelques années), 50 % des Unes d'une seule année sont sur des artistes américains. C'est assez rarement des artistes de masse mainstream ou des blogbusters. C'est, la plupart du temps, de la culture de qualité. Allez au festival de danse de Montpellier, au festival d'Avignon, au théâtre de la ville à Paris, vous y verrez constamment des Bilty Jones, des Trisha Brown, des Merce Cunningham ou des Martha Graham. C'est-à-dire une culture d'élite qui est, en fait, américaine. Si c'était simplement la masse et l'élite on aurait un espace, mais ce n'est pas fini. A ces deux cultures-là, s'ajoute ce qu'on pourrait appeler d'un mot qui n'est jamais très bon les sub-cultures ou plus précisément les cultures communautaires. Si vous allez dans un quartier de Vichy, mais aussi de Lyon comme le quartier que j'évoquais tout à l'heure, à Avignon à Monclar, vous verrez que les jeunes qui sont d'ailleurs très souvent anti-américains parce qu'ils sont souvent issus de l'immigration arabo-musulmane en raison de, par exemple, la Palestine, et sont par

ailleurs également très américanisés. Ces cultures jeunes collent complètement à la minorité noire américaine et donc au rap, mais plus globalement, puisque c'est une culture très globale que vous connaissez mieux que moi, forcément vous la croisez, vous la fréquentez, vous en parlez, vous la financez tout le temps, à savoir le hip-hop dans toutes ses dimensions. C'est-à-dire une culture qui vient de la minorité noire aux Etats-Unis. Si vous allez, aujourd'hui, dans le quartier gay de Paris, à Berlin comme à Rome, à Madrid, à Shanghai, et que vous regardez quels sont les produits (je dis produits un peu à dessein) que les gays consomment en matière culturelle, vous vous apercevrez que c'est une culture extrêmement américanisée aussi. La force des américains est d'être présents sur la masse, d'être présents sur l'élite mais d'être aussi présents sur les niches communautaires très fortes. On pourrait dire la même chose, voire encore plus, de la culture asiatique, latino, ou de la culture féministe par exemple. J'ai toujours été frappé combien les féministes dès qu'elles parlaient, citaient souvent des auteurs américains. Il y a un paradoxe incroyable de cette capacité à jouer sur ces différentes échelles. Et ce n'est pas fini. A cette masse, à cette culture de l'élite, à cette culture communautaire, s'ajoutent, bien sûr et évidemment, les cultures numériques ou de Facebook à Twitter en passant par Youtube et évidemment les centaines de sites et d'inventions qui sont, pour une très large part, américaines. Ces cultures-là sont totalement imbibées d'américanisation aussi.

Pour terminer ce panorama et pour montrer la profondeur et cette capacité à jouer sur différentes échelles, on s'aperçoit que, même quand on veut critiquer le système américain, ouvrez le Monde diplomatique, Télérama, les Inrocks ou d'autres journaux, vous vous apercevez que les auteurs qui vont être utilisés, mobilisés pour lutter contre les Etats-Unis sont des auteurs américains. C'est évidemment Noam Chomsky, Michael Moore. Les articles du Monde diplomatique qui, la plupart du temps, sont des traductions qu'on utilise pour critiquer les Etats-Unis. C'est ça la réalité de l'impérialisme américain qui vient frapper, toucher, façonner, fabriquer les jeunes que vous avez en charge, que vous accompagnez ou que vous financez. Cette capacité à être sur la masse, sur l'élite, sur les communautés, sur le numérique et de faire que la critique du système est, elle-même, américaine. C'est ça le vrai impérialisme, non pas simplement Disney contrairement à ce que croient ceux qui, un peu rapidement, tentent de lutter contre un système. Ce système qui est capable de produire à la fois Avatar et Nan Goldin, Main street et Tony Kushner, Spiderman et Ang Lee, comment se fait-il qu'il soit capable de porter toutes ces contradictions-là ? Et là, j'en viens à la fabrication du système qui a fait l'objet de longues analyses de ma part. Je vous prie de bien vouloir m'excuser, en particulier sur cette partie, d'être très sommaire. C'est extrêmement complexe.

Mais, pour le dire très rapidement et c'est mon quatrième point, nous avons face à nous un système, le modèle américain qui repose sur, pour une très large part, sur une créativité tout à fait atypique. Quand je suis entré à 22/23 ans au ministère de la culture, à l'époque il y avait encore Jack Lang comme Ministre et j'ai appris que nous étions, nous français, regardés par le monde entier qui admirait notre ministère de la culture. Nous avons une politique culturelle avec un ministre. Et face à nous, il y avait ces méchants américains que, dès 82, Jack Lang avait critiqués à Mexico, que François Mitterrand avait aussi critiqués sur les aspects culturels et qui, eux, n'étaient que l'entertainment et le marché. Et moi j'y croyais. Un jour, j'ai décidé de partir aux Etats-Unis, d'aller y vivre 4 ans comme attaché culturel français, donc pour défendre notre culture française. Et j'ai découvert un système beaucoup plus complexe que je ne le croyais. Je résume très succinctement en vous disant qu'il a, sur les quatre points principaux qui nous concernent le plus, les mêmes caractéristiques que nous. Vous avez autant d'artistes aux Etats-Unis qu'en France à peu près, j'allais dire à la virgule près. C'est un peu exagéré, mais à un pourcentage près, grosso modo, nous avons près de 400 000 artistes en France qui travaillent de leur art. Aux Etats-Unis, il y en a 2 millions. Compte tenu du fait qu'il y a 5 fois plus de population, c'est à peu près le même chiffre en pourcentage. Lorsque vous regardez la répartition entre le marché et le secteur public dans les deux pays, si vous gardez cette notion très française du public, du service public, vous ne comprenez pas ce qui se passe. D'après vous combien il y a de musées aux Etats-Unis qui sont des musées publics ? Quelqu'un a une idée ? A une virgule près. Quels ont les musées qu'on connaît qui sont publics aux Etats-Unis ? Le MOMA ? ce n'est pas un musée public. Le Guggenheim, non plus. Le Metropolitan, non plus. En fait si vous regardez bien, il y a énormément de musées aux Etats-Unis, une dizaine de milliers. Cela s'explique par la taille du pays mais vous n'avez qu'un seul musée public qui est la National Gallery à Washington, c'est-à-dire financé par l'Etat donc en l'occurrence par le Congrès des Etats-Unis. Si on oppose public privé, on ne comprend. Tout est

financé par le privé, un musée public. Parallèlement, les théâtres, les opéras, les orchestres symphoniques, il n'y en a aucun. C'est un prisme qui ne permet pas de comprendre la réalité du système américain, ce qui nous fait dire souvent des absurdités. On dit la culture, c'est privé aux Etats-Unis. On dit pareil pour l'université. La réalité est que, où que vous alliez en Europe ou en Asie, la question principale que se posent les gens n'est pas de savoir si c'est public ou privé. La question pertinente, et me semble-t-il la seule qui vaille est de savoir si ces institutions visent le profit ou si elles visent le bien public. Autrement dit, est-ce que ce sont des structures « non profit », à but non lucratif, ou est-ce que ce sont des structures « fort profit » c'est-à-dire des entreprises commerciales. La réalité de la séparation qui est le point le plus important à prendre en compte pour comprendre ce qui se passe dans la sphère culturelle, non seulement en France, aux Etats-Unis, mais un peu partout dans le monde, c'est de voir cette opposition entre le « fort profit » et le « non profit ». En France, les musées, dans la grande majorité des cas, sont à but non lucratif ou financés par l'Etat. Les théâtres sont, pratiquement, toujours à but non lucratif en France, sauf les quelque 40 théâtres privés de Paris. Je crois qu'il y en a un à Lyon aussi. La plupart des bibliothèques sont publiques, la plupart le sont également. Pour ce qui est à but non lucratif, on a toute cette sphère-là qui, en France, recoupe très souvent le secteur public mais est, en réalité, à but non lucratif parce qu'elle est souvent financée par des collectivités territoriales ou autres. Il y a un secteur « fort profit », le cinéma assez fortement même s'il peut être subventionné ici ou là, ce sont des entreprises la plupart du temps à visée commerciale. La télévision assez fortement, à part France télévision. L'édition qui, en France, est privée à l'exception de quelques maisons d'édition qui pèsent quasiment pas comme, par exemple, les presses de Sciences-Po, les presses du CNRS parce que même les Presses universitaires sont des presses commerciales en France. En réalité, cette séparation que nous avons entre un secteur financé par l'Etat ou par le monde associatif et un secteur à visées réellement commerciales et marchandes est exactement le même aux Etats-Unis. La totalité des musées, sans aucune exception, est à but non lucratif aux Etats-Unis. Ils ne sont pas publics, mais ils sont financés via l'Etat d'ailleurs par plein de moyens. Ils sont financés par des objectifs publics totalement séparés du marché. Les opéras, les orchestres sont tous, sans exception, des structures à but non lucratif aux Etats-Unis. Les universités, contrairement à ce qu'on dit toujours en France, sont pour 74 % d'entre elles des universités publiques et pour les 25 % restants non pas privés mais à but non lucratif etc. il y bien sûr un secteur commercial en face comme en France, exactement les mêmes, les sphères sont identiques, qui comprend quelques théâtres de Broadway qui sont à peu près équivalents en nombre, une cinquantaine, à nos théâtres privés parisiens. Le cinéma. L'édition dans sa grande majorité. On a bien cette séparation identique des sphères dans les deux pays et c'est un point très important parce que, paradoxalement, ça vient légitimer le modèle français. On a répété toujours, et nous tous en chœur, que la culture ne pouvait pas être une marchandise comme une autre, qu'il devait y avoir une exception culturelle, qu'on ne pouvait créer, maintenir et avoir une culture qui serait dépendante du marché. C'est d'autant plus vrai que c'est vrai aussi et exactement de la même manière aux Etats-Unis.

Le troisième point sur ces aspects de comparaison un peu rapide et à nouveau à partir de ma thèse, je le résume un peu sommairement. Le troisième élément et ça va encore plus vous surprendre, c'est l'aspect financier. Quand on regarde le financement de la culture aux Etats-Unis, on s'aperçoit que pour tout ce secteur à but non lucratif que je viens de décrire, on a des financements publics à peu près équivalents en pourcentage aux financements publics français. Ce n'est pas fait de la même manière, il n'y a pas de ministère de la culture aux Etats-Unis. Il y a une agence, des centaines d'agences culturelles aussi mais elles ne financent qu'assez peu la culture en pourcentage. Dans le budget moyen d'une institution culturelle, les subventions sont à peu près à 7 %. Et, ça comprend tous les niveaux, généralement 1 % de l'agence fédérale NEA, 1 autre % les autres agences fédérales, 2 % les états, 3 % les villes. C'est à peu près ça qui fait 7 %, c'est beaucoup, mais c'est très peu par rapport à la France. C'est ce qu'on répète généralement, sauf que l'on oublie que dans tous les autres financements, notamment dans tout l'aspect de la philanthropie, tout l'aspect des fondations y compris dans du mécénat d'entreprise, qui, contrairement à ce qu'on dit toujours est également très faible, le mécénat d'entreprise aux Etats-Unis est de l'ordre de 2,5 % du budget d'une institution culturelle. C'est très faible. Les entreprises ne financent pas la culture aux Etats-Unis. C'est d'ailleurs pourquoi la loi sur le mécénat a échoué en France. J'entendais des ministres dire, je l'avais fait remarquer à Jean-Jacques Aillagon et aujourd'hui il reconnaît qu'ils se sont trompés, que le financement du privé fera bientôt 20 %. Aux Etats-Unis, les entreprises ne financent pas à plus de 2,5 % la culture. Je sais bien qu'on est

beaucoup plus brillant, mais je ne sais pas comment on arriverait à 20 % quand, même aux Etats-Unis, ça ne finance pas à plus de 2,5 %. Ce qui finance la culture aux Etats-Unis, c'est d'autres choses, ce sont les dons des individus et ils n'ont aucun rapport avec les entreprises. Ce ne sont pas les entreprises qui donnent, ce sont les individus. Ils donnent pour plein de raisons, d'abord à cause du protestantisme qui a dans ses gènes et son rapport à la culture, à la philanthropie, à l'argent (un rapport totalement différent du nôtre), puis un tout autre rapport au capitalisme, des communautés, de la construction des villes et enfin, bien sûr, la défiscalisation. Lorsque vous donnez de l'argent en tant qu'individu, vous obtenez une défiscalisation. Je me suis amusé à comptabiliser tous ces manques à gagner fiscaux pour l'Etat. Si vous additionnez tous ces pourcentages, on s'aperçoit qu'en France on finance la culture par des subventions directes, alors que les Etats-Unis la finance par des subventions indirectes, c'est-à-dire par de la défiscalisation. Les sommes en jeu sont à peu près les mêmes en pourcentage dans les deux pays. Donc on voit bien qu'aux Etats-Unis, aussi, la culture est financée par l'Etat mais pas par un ministre. Il n'y a pas de pilote dans l'avion de la politique culturelle américaine, il n'y a pas de ministre de la culture, mais il y a peut-être mieux que ça, en tout cas autre chose qui fonctionne aussi à savoir des milliers de petits ministères de la culture, des communautés, des universités, des philanthropes, des individus et l'Etat qui les aide à assumer ces financements via des défiscalisations qui se montent en milliards de dollars à des sommes proches, en comparaison à ce que nous donnons, nous, en France. C'est pourquoi, l'idée que nous serions l'art et nous aurions un ministère de la culture et les Etats-Unis ce serait le divertissement, le marché est une idée profondément fautive mais forte, puisque en réalité les deux pays sont calqués sur les mêmes fonctionnements public privé, « non profit » « fort profit », même si le système est construit d'une manière différente. Dans un cas, c'est indirect, dans l'autre cas c'est indirect.

Dernier élément pour les 4 points de la comparaison, c'est le résultat de tout ça. Qu'est-ce que ça donne en bout de course ? Là encore, contrairement aux idées reçues et aux préjugés, la culture aux Etats-Unis est très proche en ce qui concerne la participation et donc la consommation culturelle de ce qu'elle est en France. Pour aller vite, si vous reprenez le nombre de français qui ont vu dans l'année écoulée une exposition d'un musée, qui sont allés au théâtre, qui sont allés à l'opéra, qui ont fréquenté une bibliothèque, acheté un livre ou vu un film, vous avez des chiffres, la plupart du temps, à 1 ou 2 % près, absolument identiques en France et aux Etats-Unis que ce soit pour l'opéra, que ce soit pour la musique classique, que ce soit pour la danse contemporaine. Il y a de toutes petites différences. Il y en a pour le jazz. Les américains vont plus voir de concerts de jazz, mais c'est évidemment lié à l'histoire des Etats-Unis, c'est vrai aussi de la comédie musicale. Concernant la musique classique, ils vont aussi un peu plus voir de concerts de musique classique que nous. C'est vrai aussi du cinéma. En revanche, on est en avance sur la lecture, le nombre de livres et notamment la lecture de romans donc de littérature. Mais, même dans ces cas-là, les chiffres ne sont pas fondamentalement différents. On voit que cette exception française est vraie parce qu'il y a besoin de cette exception, mais elle est fautive parce qu'en réalité aux Etats-Unis et d'ailleurs dans beaucoup d'autres pays du monde, c'est la même chose qui se passe. La danse contemporaine ne vit nulle part réellement du marché pur. Elle a besoin d'aides, de financements qui ne sont pas privés. Je suis allé aider nos amis « cultureux » ; je dis ça sans critique, mais ça existe, vous les connaissez les « cultureux » ? Je suis donc allé les aider en Hollande, aussi en Suisse, à Copenhague... Vous le savez sans doute que dans ces trois pays, il y a une très forte pression de la droite radicale et parfois un peu extrémiste pour couper les budgets de la culture. La plupart du temps, la démonstration faite par ces gouvernements de droite très dure était de dire « il faut la même chose que le modèle américain, il faut couper la politique culturelle pour permettre à la culture d'aller mieux ». Je suis allé les soutenir dans leur combat en leur disant que le modèle américain ce n'était pas ça. Le modèle américain, c'est de très forts financements pour la culture bien que certes différents. Il y a des choses très bien, il y a des choses moins bonnes mais en réalité, ça n'est pas si différent que ça. Ce n'est pas vrai, vous n'aurez pas plus de culture avec plus de marché. Ce n'est pas vrai puisque les Etats-Unis nous le montrent et ce n'est pas vrai non plus que vous allez aller mieux, bien au contraire. Vous asséchez votre culture nationale. En réalité, c'est votre identité nationale qui en sera affectée, je dis identité nationale, je devrais dire un autre mot, « l'identité du pays ». Pour faire en sorte que vous conserviez une culture nationale forte il faut, au contraire, une politique culturelle peut-être modernisée, sans doute la transformer, la faire évoluer mais certainement pas copier un modèle américain quand on ne comprend pas dans son fonctionnement réel. S'ajoute à ça bien

évidemment un autre élément très fort qui, après avoir parlé de la sphère non marchande, reste maintenant la sphère marchande, à savoir le marché pur. Aux Etats-Unis, on a des industries très puissantes, des industries créatives qui ont connu, depuis des décennies, des mutations incroyables. Là encore, je vais faire vite faute de temps. C'est, essentiellement d'essayer de comprendre comment fonctionne Hollywood, Broadway, l'industrie du disque, l'industrie du livre aujourd'hui. Pour le résumer un peu rapidement pour vous, je dirais qu'on a eu l'idée, et c'était vrai d'ailleurs pendant longtemps, que ces industries ce sont des usines. C'est comme ça qu'on les percevait. C'était l'âge d'or d'Hollywood où tout le monde était salarié. On écrivait une histoire au début de la chaîne, c'était très fordien. Elle était préparée, mise en scène avec des réalisateurs, les acteurs étaient salariés et jouaient. Ils pouvaient d'ailleurs jouer dans plusieurs films à la fois puisque tout le monde était salarié dans des gros studios. C'est le système des studios qui naît dans les années 10 et qui arrive à son âge d'or et son apogée dans les années 30/40. Cela va permettre de sortir des produits culturels à la fin qui ont déjà, dès cette époque-là, un succès dans le monde entier. Cette image qu'on garde souvent en tête quand on parle des studios, de Columbia, de la Metro-Goldwin-Mayer, d'United Artists ou d'Universal. En réalité, ce système des studios n'existe plus ! Il a été détruit dès la fin des années 40 par une décision de la Cour Suprême qui a interdit aux studios leur concentration verticale. Les studios n'ont ainsi plus eu le droit de distribuer leurs propres films, première étape. Et puis, peu à peu, les studios ont quasiment tous disparu... Aujourd'hui, il reste des studios mais ce sont essentiellement des banques, banques qui sous-traitent à des centaines de PME/PMI, des centaines d'acteurs qui sont tous sur des contrats individuels. Cela se traduit en réalité par des modèles économiques par projet, une culture du contrat disons. Grâce à des structures satellites, souvent indépendantes, à la fois internationalisées, mais la plupart du temps externalisées et également un très fort rôle des agences de talents qui unissent ces gens-là à travers des contrats qui au passage prennent 10 % sur tous les contrats, plus l'avocat qui reprend 5 ou 10 %, cela fait quand même 20 % de tous les contrats qui passe ailleurs que dans la poche de l'artiste ou dans la poche des studios... Vous avez donc ce système avec des banques, les studios, des agences de talents qui unissent les gens, des projets, des centaines de PME/PMI etc. Si vous regardez le générique d'un film aujourd'hui, vous verrez « Columbia », « Universal », mais très vite vous allez voir des boîtes de production et à la fin, des centaines de PME, de petites structures que vous ne connaissez pas forcément dans les détails et qui sont le Hollywood d'aujourd'hui. C'est une culture de projet, un éparpillement des structures et ça se traduit non plus par la sortie d'un produit culturel, mais c'est la grande mutation de notre époque, par la fin des produits culturels et par la naissance des services culturels, des flux culturels, des formats culturels qui sont, après, déclinés sur de multiples médias etc. Donc, toute cette conception de l'usine, de l'industrie a disparu et avec elle les produits culturels qui sont devenus des flux, des services, des formats et se sont traduits par une très grande mutation de cette culture.

Après avoir parlé assez longuement des Etats-Unis, j'aimerais terminer sur trois points assez rapidement. D'abord parler un tout petit peu de ce qui se passe ailleurs qu'aux Etats-Unis. Ensuite, parler de la diversité culturelle puis terminer sur Internet. Tout ça rapidement, pour nous laisser quelques temps d'échange.

Sur les Etats-Unis, j'ai dit plus de 60 % des exportations de produits culturels, de services, d'échanges, d'information à travers le monde sont américains. Ce qui ne veut pas dire que les américains sont les seuls « players » dans le « game », pas le seul acteur. Il y a aujourd'hui, et c'est l'autre grande évolution de notre époque, d'autres acteurs émergents. Que vous alliez dans le monde arabe, en Asie, en Amérique latine, vous voyez aujourd'hui, des groupes très importants qui se traduisent par une production très influente. C'est dans la plupart des cas une production nationale, parfois régionale mais on n'est qu'au début de cette histoire. On peut faire l'hypothèse, c'est en tout cas la mienne. Je ne partage pas du tout, vous l'aurez compris, la critique contre la mondialisation et je ne me sens pas proche du tout d'un Emmanuel Todd par exemple ni sur ce qu'il dit des Etats-Unis. Je pense que les Etats-Unis ont de beaux restes, que le pays restera puissant longtemps à l'avenir sauf qu'ils ne sont plus les seuls. Vous avez aujourd'hui des contradicteurs des Etats-Unis qui ne sont pas forcément la France, mais qui sont clairement le monde arabe, la Chine, pour une part l'Inde, pour une part le Brésil etc. Vous en connaissez des exemples. On le voit ici, aujourd'hui, on connaît tous Al-Jazeera qui est une chaîne du Qatar. C'est une chaîne en arabe et en anglais, mais c'est aussi une chaîne pour les enfants avec « Al-

Jazeera children », également avec une dizaine de chaînes sportives... Cela fait qu'actuellement, dans nos quartiers, en France même, quelqu'un d'origine ou dont la famille est d'origine tunisienne, algérienne ou marocaine va regarder cette chaîne tout simplement pour suivre la première ligue de football algérienne, tunisienne, égyptienne, jordanienne. C'est donc à la fois des news, de l'information, et on pense toujours un peu islamiste ce qui est vrai et faux. Al-Jazeera est très compliqué. Dans « Mainstream » j'ai longuement analysé le rapport d'Al-Jazeera à l'information et à l'entertainment. J'ai suivi cette chaîne dans 12 pays différents (Egypte, Tunisie, Arabie Saoudite (qui est interdit), Indonésie, Venezuela, au Liban bien sûr, en Syrie, mais aussi avec des correspondants en Palestine ou même en Iran... On s'aperçoit que c'est très complexe et que l'information est importante, mais que l'entertainment, le divertissement sont tout aussi important. C'est aussi comme ça que cette chaîne pénètre la France. Il n'est pas exclu qu'ils n'aient pas une chaîne sportive en français prochainement, aussi peut-être une chaîne d'informations par la suite, tout comme ils ont aussi un projet turque et un projet en farsi pour l'Iran. Al-Jazeera est sans doute l'un des groupes les plus connus. J'ajoute au passage qu'ils ont racheté le PSG donc on voit l'influence qu'ils peuvent avoir en France. Al-Jazeera est juste un exemple parmi tant d'autres. Si vous prenez Rotana qui est un groupe très puissant de musique et de cinéma saoudien dont les films sont faits au Caire, dont la musique est enregistrée à Beyrouth et dont tous les réseaux numériques et satellitaires sont installés à Dubai et un peu à Amann en Jordanie, ils ont une influence considérable dans le monde arabe. Même en France, on regarde très fréquemment sur le bouquet Orange les chaînes de Rotana dès lors qu'on s'intéresse à la musique arabe. Beaucoup de français regardent ces chaînes pourtant saoudiennes. Et les indiens de Reliance ! Reliance est un géant de télécom présent dans beaucoup de secteurs industriels, mais c'est aussi un des plus gros producteurs d'entertainment et de cinéma de Bollywood. Il a racheté une partie de Dreamworks dont le studio SKG de Dreamworks de Spielberg, Katzenberg et Geffenet et aussi une dizaine de maisons de production indépendantes dont celle George Clooney. On voit l'influence des indiens dans le Hollywood aujourd'hui ; ils étaient d'ailleurs candidats récemment au rachat de la Metro-Golwyn-Mayer. On peut aussi citer l'exemple de Teleglobo, géant brésilien qui irrigue par sa production toute l'Amérique latine mais aussi le monde entier. On voit des telenovelas de Teleglobo même quand on est au Cameroun, en Russie ou en Roumanie. C'est très fascinant de voir ces échanges. Dans cette cartographie, à nouveau un peu sommaire, on s'aperçoit que les américains restent le grand acteur mais qu'il y a d'autres acteurs qui émergent ! Je ne ferais pas ici de pari, je ne vous dis pas que tout le monde regardera de la Gpop ou des telenovelas brésiliennes ou bien encore des feuilletons du ramadan en France dans 15 ans. Il n'empêche qu'on peut penser que les américains ne seront pas le seul acteur dans ce monde-là même si, et c'est mon avant-dernier point, ils ont construit et pour une part accompagné ce que j'appellerais l'idéologie de la mondialisation.

Je vais achever de vous provoquer et même peut-être de vous énerver. Peut-être me faudra-t-il sortir par une porte dérobée ? (*rires*). Donc, avant de m'échapper, j'aimerais terminer par les deux points que j'évoquais tout à l'heure à savoir la diversité culturelle et Internet.

J'en viens à la diversité culturelle et je vais me permettre d'être un tout petit peu provocant encore donc. Je suis, comme vous sans doute, un grand défenseur de la position française sur la diversité culturelle. On a depuis une quinzaine d'années et à juste titre, ça avait commencé à l'OCDE, ça a eu lieu à l'OMC, on l'a fait à l'UNESCO, je dis on, c'est Renaud Donnadieu de Vabre, c'est Jacques Chirac, des gouvernements qu'on aime ou qu'on n'aime pas, en tout cas, ça a été fait par la France. Il était bien de lutter pour la diversité culturelle dans ces instances internationales. On a défendu ça pour faire en sorte que la culture ne soit pas un produit comme un autre et qu'on ait le droit de défendre ses cultures nationales contre le rouleau compresseur américain. Et il est vrai, dans la plupart des pays où j'ai enquêté, j'ai croisé les américains qui étaient là pour détruire les cultures locales. Pour exemple, en Corée ils ont fait supprimer les quotas de diffusion des films coréens pour essayer d'installer le cinéma américain et ils ont, en partie réussi. Au Mexique, au Brésil, en Argentine, au Venezuela, j'ai vu les américains tout faire pour détruire les quotas à nouveau de musique locale pour essayer de vendre les musiques des majors de la musique notamment américaine. Donc, il me paraît extrêmement important pour nous d'avoir défendu cette diversité culturelle, pour s'opposer à l'hégémonie défendue dans ces mêmes enceintes et surtout sur le terrain par les américains qui détruisent très souvent et d'une manière extrêmement brutale, en Corée en utilisant les quotas agricoles comme monnaie d'échange pour faire tomber les quotas du cinéma pour défendre leurs industries culturelles. Je n'ai pas d'ironie sur ça. Je le dis

vraiment sincèrement, on avait raison de défendre ces idées. Il reste que sur la réalité de terrain, ce n'est pas exactement comme ça que les choses se passent. En France, on a défendu dans les enceintes internationales, la diversité culturelle, mais, la plupart du temps cette diversité culturelle on la nie dans notre propre pays. On la défend de manière incantatoire, idéologique et parfois un peu théorique à l'international, mais on ne la valorise pas sur notre propre territoire. Au moment même où Renaud Donnadieu de Vabre, Ministre de la culture, défendait à l'UNESCO la diversité culturelle, il a supprimé la direction qui, dans son propre ministère, s'occupait des quartiers et des publics... Au moment même où on défendait la diversité culturelle, le Président de la République a refusé qu'on défende les langues régionales et les cultures locales... Et que dire bien sûr et avant tout des cultures des français issus de l'immigration qu'on valorise et privilégie dans les enceintes internationales, mais qu'on fait tout pour nier sur le terrain. Je ne parle pas des élus locaux qui, la plupart du temps, parce qu'ils sont confrontés au terrain, savent ce que c'est la culture Al-Jazeera. Mais le ministère de la culture, le discours ambiant, le discours national sur la culture est un discours qui est très hostile en réalité à la culture de ces français issus de l'immigration. Sans vouloir ici politiser davantage que j'ai fait mon intervention, je dirais quand même qu'on la prenne par la droite, par la gauche, par en haut ou par en bas, en français ou en anglais, le débat sur l'identité nationale, c'est le contraire de la diversité culturelle dans tous les cas de figure. Le paradoxe est que, face à cette diversité culturelle que nous défendons de manière incantatoire dans les enceintes internationales mais assez peu en réalité sur le terrain, les américains font, eux, exactement l'inverse et je pense que c'est une des raisons de leur influence. Bien sûr, ils nient la diversité culturelle dans les enceintes internationales et ils détruisent les quotas à l'international comme je vous l'ai dit et on doit les critiquer pour ça. Sur le terrain aux Etats-Unis même, la diversité culturelle, ils la pratiquent quotidiennement. D'abord, ce sont eux qui ont inventé le concept. Ensuite, ce sont eux qui en 1978 ont décidé à travers la décision très célèbre BAKKE de la Cour suprême d'ériger la diversité culturelle comme la nouvelle matrice des Etats-Unis. Ce n'est plus le melting-pot aux Etats-Unis, cette idée où tout le monde se mêle et telle la macédoine devient américaine. En réalité, la diversité culturelle est la matrice américaine depuis cette époque-là. En 1980, Jimmy Carter, dans ses grandes lois sur la culture et sur l'éducation, a défini la diversité culturelle comme la priorité de l'intégralité du système éducatif et culturel. Si vous allez même à Broadway, c'est-à-dire le cœur même du mainstream, le cœur de l'entertainment le plus populaire, vous vous apercevrez que les auteurs qui ont été le plus récompensés, le plus aimés, pas forcément ceux qui ont eu le plus de succès, qui ont été le plus reconnus, ce sont la plupart du temps des auteurs de la diversité, par exemple David Wong avec son M Butterfly qui est un artiste formidable, sino-américain qui a eu beaucoup de succès. Je pense aussi à Nilo Cruz qui est un cubain d'origine latino extrêmement célèbre à Broadway cela notamment à cause de « Anna in the tropics », à August Wilson le plus grand dramaturge noir américain totalement inconnu en France comme les deux précédents et, bien sûr, à Tony Kushner qui à la fois avec « Angels in America », « Caroline or change », ou son manuel pour les gays marxistes est à la fois l'emblème de la culture juive et la culture gay américaine. On a comme un paradoxe sur lequel je vous invite à réfléchir. Une France qui défend la diversité culturelle dans les instances internationales mais la nie très souvent sur son propre territoire alors même que les Etats-Unis, eux, la critique dans ces enceintes et à l'international mais la valorisent beaucoup et l'exportent ensuite sur leur propre territoire. Il me semble que cela dit quelque chose sur le déclin français, sur une part d'hypocrisie, en tout cas, française. Et même si je ne me situe pas du tout et si je ne veux pas décliner avec les déclinologues, j'ai le sentiment que très souvent, on a un discours qui vise à se refermer, un peu scrogneugneu d'une France riquiqui, d'une France renfrognée, rapetissée, racornie et qui mérite d'être critiquée. C'est plutôt en s'ouvrant au monde avec humilité et modestie, en parlant aussi à nos minorités qu'on pourra jouer autre chose que petit bras dans ces évolutions culturelles majeures.

Je termine en 5 minutes, pourtant c'est un des points les plus essentiels, mais vous le connaissez bien et j'imagine que vous en parlez tous les jours autant ne pas être trop long. Et, je travaille actuellement sur une nouvelle enquête qui va tenter d'approfondir ça et d'apporter des choses nouvelles, j'espère, sur ces sujets. Je termine, bien sûr, sur la question du numérique. Je dirais un peu comme ce que j'ai dit sur la mondialisation, plus globalement je pense quand on écoute, je ne veux pas me focaliser sur eux, mais un certain nombre de ces français médiatiques un peu scrogneugneu, je dirais qu'ils nous rabâchent constamment l'idée qu'Internet serait là encore une uniformisation ? Les jeunes seraient décervelés, de plus en plus bêtes avec leurs jeux vidéo

stupides. Et, Wikipédia comme vous le savez, est l'encyclopédie qui terrorise les professeurs de collèges. Je me situe très loin de ça. Je pense qu'Internet est un outil utile qui n'est ni bon, ni mauvais en soi, qui dépend de ce qu'on en fait et qui est à la fois un outil qui peut mener à l'uniformisation, mais tout autant aux niches et tout autant à des formes très multiples de culture. Il me semble qu'Internet n'est ni bon, ni mauvais. Ce qui m'a frappé, c'est encore une image, quand j'ai interviewé plus d'un millier d'acteurs de ces économies de la culture partout dans le monde, et lorsque vous êtes en Chine, à Honk-kong, à Dubai, à Rio de Janeiro ou à Djakarta, que vous rencontrez un patron d'un studio ou d'un site Internet ou d'une major du disque, ou d'une maison d'édition, vous avez souvent en face de vous un jeune trouvant un patron qui a 40 ans, 45 ans qui vous dit qu'il est en train de construire un multiplexe chaque jour. Vous avez un nouvel écran de multiplexe qui s'ouvre chaque jour en Chine en ce moment, un chaque jour en Inde, un chaque jour au Brésil, un tous les deux jours au Mexique. Donc, une production incroyable, un besoin de progression en matière culturelle qui est lié à la démographie. En France et même aux Etats-Unis, on a très peu de nouveaux écrans de multiplexe par an. La clef de ces développements culturels est, la plupart du temps, la démographie, comme c'est le cas en Indonésie, en Inde, au Brésil et même en Iran. Vous avez un besoin de produits, de service, de culture faramineux, incroyable, un appel, un besoin immense, d'où la multiplication de ces écrans de multiplexe, pas en Iran, mais dans la plupart des pays où c'est possible. Donc, ce patron vous reçoit dans une tour près de Mumbai, près de Rio, loin du centre ville, très moderne. Il vous dit qu'il croit en Internet. Il vous parle des opportunités d'Internet. Il ouvre les bras, il vous accueille, il est drôle, il est sympathique et il vous parle avec optimisme et espérance de ce qu'est Internet. Quand vous faites la même interview en Europe, pas simplement en France, mais en Europe, à Madrid, à Rome et je l'ai fait aussi à Berlin, le même patron vous accueille. Généralement, c'est très compliqué de le voir. Il est un peu bougon. Souvent, il a 65 ans, parfois plus, et il vous parle les bras fermés de la menace que fait peser Internet sur la culture. D'un côté vous avez l'optimisme, de l'autre le pessimisme. D'un côté un discours plus d'espérance, de l'autre un discours plus de crainte. D'un côté un patron très offensif, très enthousiaste, de l'autre un patron très défensif et très frileux. D'un côté quelqu'un en Inde, à Dubai ou au Brésil, qui vous parle d'inventer la culture de demain, de l'autre un patron qui vous parle de protéger la culture du passé. Sur cette différence des regards, déjà, beaucoup de chose peuvent être dites et, évidemment, beaucoup de choses sont inquiétantes pour nous autres européens. Que va-t-il se passer en matière numérique ? Je serais très présomptueux de vous dire, je ne crois pas contrairement à Michel Maffesoli, le sociologue officiel de Nicolas Sarkozy que la sociologie c'est la même chose que Madame Soleil. Je crois profondément qu'on ne peut que se limiter à - Michel Maffesoli avait fait soutenir sa thèse à Elisabeth Tessier, c'est pourquoi je ne rate jamais une occasion de rappeler ce fait.

Je me contenterai de terminer pour prendre moins de risques devant vous par me faire l'écho de ce que m'ont dit ces personnes que j'ai interviewées sur l'avenir de la culture au temps numérique. Je peux concentrer leurs remarques sur 3 hypothèses, 3 scénarios d'avenir.

Le premier scénario, c'est ce que j'appellerais le scénario du statu quo hanté. Bien sûr que le CD va mourir, que le DVD n'a aucune chance de survivre, même le blu-ray me semble-t-il est condamné par la télé connectée. Bien sûr le livre électronique gagnera son aura et même sans doute sa légitimité scientifique. Sans doute que la prise du pouvoir des réseaux et des tuyaux se confirmera. Sans doute aussi la télé connectée va-t-elle modifier profondément le rapport que nous aurons à ces médias. Reste que dans mon scénario n° 1, le statu quo hanté, les industries vont s'adapter et que peu à peu elles trouveront un modèle économique, c'est l'enjeu principal. Je dirais que tout redeviendra comme avant après cette grande mutation. Les industries culturelles ont toujours fonctionné comme ça. Lorsque le cinéma parlant est arrivé, elles l'ont dénoncé. Il y a eu des grèves des acteurs du muet à juste titre que ne voulaient pas que le parlant existe. Lorsque la radio est arrivée, les musiciens ont fait grève. Ils voulaient interdire la radio. Lorsque la télévision est arrivée, l'industrie du cinéma a voulu interdire la télévision. Elle n'a pas voulu qu'on y montre de films. Elle s'est battue contre la télévision. Lorsque les appareils qui faisaient des copies de cassettes, l'industrie du disque s'est bloquée. Lorsque les CD sont arrivés, on n'en a pas voulu. Lorsqu'on a construit des multiplexes, les gens du cinéma ont dit il n'en faut pas de multiplexes en particulier en France où on les dénonçait. On voulait les interdire. Lorsque Canal+ est arrivé, on a dit il ne faut pas de cette chaîne payante qui va tuer la télévision etc. Et, chaque fois, les industries culturelles l'industrie créative se sont mieux portées après qu'avant. La musique est allée mieux avec la radio. Le cinéma est allé mieux avec la télévision parce que c'est la télévision qui a financé le cinéma et lui a donné de nouvelles portes de sortie. Et, Canal+,

aujourd'hui finance le cinéma. Et, les multiplexes, aujourd'hui, c'est tellement d'entrées que s'il n'y avait pas de multiplexes, il n'y aurait plus de cinéma etc. Le discours moribond et un peu désuet, on l'a vu su HADOPI, les industries créatives non merci. On sait que, très souvent, en réalité, elles s'adaptent et se portent mieux après qu'avant les mutations en cours. Donc, le scénario 1 est ce scénario hanté est qu'il y a une mutation, il y aura sans doute des morts au bord de la route dans les secteurs de cette créativité, mais peu à peu elles retrouveront leurs bases et elles arriveront à survivre.

Le 2^e scénario est celui d'un changement culturel plus majeur. Non seulement, il y a les mutations que j'ai évoquées au scénario 1, mais ça s'accompagnera d'une mutation fondamentale qui affectera la culture en profondeur. On le voit, par exemple, avec les révolutions arabes, où les réseaux sociaux, notamment Facebook, et plus encore Youtube, ont joué un rôle majeur dans la transformation que ça a opérée. On le voit aussi dans le choix des créateurs. J'ai participé à une conférence où un brésilien parlait à la table ronde où j'étais. Il nous dit à Paris, c'est formidable je viens au pays de Molière. Je lui réponds « Molière, aujourd'hui, il faudrait les jeux vidéo ». Ça l'a un peu choqué parce quand on vient de loin, on voit Paris, la France avec toujours ces images, le boulanger, la France des églises et des petits villages et d'Eric Zemmour. C'est un peu autre chose. qui se passera-t-il dans ce scénario 2 ? Des évolutions très fortes malgré tout du fait de la participation des blogs, des échanges peer to peer, de la culture de la mobilité. Mais, le point principal c'est qu'en dépit de ces évolutions très fortes qui affecteront notre rapport à la culture sera conservé le point principal qui est l'IP, intellectual property, comme on dit en anglais. C'est-à-dire le copyright ou plus précisément en français le droit d'auteur.

Le scénario 3 a aussi été évoqué ici ou là, par pas mal de mes interlocuteurs, sans qu'ils fassent la différence entre ces scénarios. Chacun cherche, personne n'a de solution, personne n'a les clefs. Ce scénario 3, défendu par certains, est la transformation totale et y compris dans le droit d'auteur, le copyright, l'IP de la culture à l'âge numérique. Ce n'est pas simplement un changement culturel majeur comme au scénario 2, mais c'est un changement que je qualifierai pratiquement de civilisation. Non seulement l'objet disque changera comme au scénario 2 puisqu'il passera du CD au MP3 ou à d'autres formats qu'on inventera, mais, c'est l'idée même de l'objet disque, voire de l'objet livre qui disparaîtra. C'est non seulement la radio, mais c'est le concept de radio qui disparaîtra dans cette évolution. Et, la télévision aussi qui disparaîtra dans ce contexte-là. On en a des illustrations à nouveau avec le pod-cast, avec la télévision connectée, avec l'hyper texte, avec l'agrégation de contenus, avec la désintermédiation qui rend inutile les critiques, qui rend obsolète les valeurs que nous avons pour définir cette culture. Les réseaux sociaux, l'hybridation, la contextualisation, tout ce qui est collaboratif, le Web 2.0, les contenus dits UGC, user-generated content etc annoncent, seulement au début, les mutations de ce 3^e scénario qui est celui de la transformation totale à l'âge de la culture numérique. Dans notre exemple, très typiquement les applications de l'i-Pad et de l'i-Pod montrent les évolutions que ça engendre et dans la transformation complète de l'utilisation de la radio, de la télévision, de l'édition, du livre, de la musique. Je pense qu'il faut garder beaucoup d'humilité face à ces pronostics. Bien malin serait celui qui peut les décrire comme ça là devant vous. En même temps, si on avait été ensemble ici il y a deux ans, personne n'aurait parlé de Twitter. Et tout à l'heure, en venant, il m'a fallu tout de suite trouver une connexion Internet pour twitter parce qu'aujourd'hui Blackberry étant en panne, je ne pouvais pas le faire de mon téléphone. Il y avait un besoin urgent pour réagir à un article dans lequel j'étais un peu attaqué suite à des petits engagements. Twitter est pour moi un objet d'utilisation quotidienne. On aurait été tous ensemble, là, il y a 6 ans, 7ans, personne n'aurait parlé de Facebook ou de Youtube. Et, on sait, aujourd'hui, l'importance que ça a sur la culture des jeunes et même notre propre culture. Si on avait été ensemble, il y a 10 ans, personne n'aurait parlé de Google, ni même de Wikipédia qui a été créée, sans doute, en 2001, et même Amazon qui est un peu plus ancien puisqu'il vendait déjà des chaussures et des livres, il y a une quinzaine d'années. C'est un phénomène très récent à l'échelle de nos vies. Si le scénario 1 se confirme, je dirais tout ira bien. On retrouvera plus ou moins notre histoire. Il faudra faire une version des Céméa 2.0 et de Peuple et culture 2.0. Mais, on peut imaginer ce scénario et voir ce qu'il en sera. Si c'est le scénario 2 qui se déroule, il va falloir que les industries créatives, les médias, mais aussi les mairies, les services culturels, les services qui s'adressent aux jeunes, tous ceux qui essayent d'accompagner la culture, de l'aider, de la nourrir et aussi aux jeunes de devenir adultes, de s'émanciper, de devenir eux-mêmes, devront changer très fortement, penser que la culture c'est à la fois une mission d'excellence et de créativité, mais aussi une mission sociale, une exigence artistique, mais aussi un souci du public. C'est une anecdote, mais je ne peux pas résister

au plaisir de vous la transmettre. J'ai été au ministère de la culture très jeune, même pas fonctionnaire, juste chargé de mission de base puis, Conseiller d'un ministre du travail. On se faisait cette remarque quand j'étais là-bas qui était que le même projet, exactement le même, s'il est financé par la culture ou s'il est financé par les services de la politique de la ville qui dépendait, à l'époque, du ministère du travail, il coûte généralement 3 à 4 fois plus cher s'il est financé par la culture. Je vous laisse cette anecdote. Tout ça pour dire que l'excellence c'est bien, mais le social c'est bien aussi dans la culture. L'exigence artistique est importante, mais le souci du public l'est aussi. Et, la culture ne doit pas être réservée aux gens que, pourtant, j'adore du ministère de la culture. Mais, elle doit aussi être portée par l'éducation, par l'éducation populaire, par les services de la jeunesse. Et, qu'on a trop longtemps, c'est très banal de le dire, mais on est toujours là-dedans, on n'en est pas sorti. Dans ce scénario 2, il faudra envisager une définition élargie de la culture. Il faudra embrasser les classes créatives. Il faudra valoriser ces différentes échelles comme je le disais tout à l'heure entre le local et le global, entre le mainstream et les niches entre l'art et l'entertainment en décroissant pour survivre, adopter la diversité culturelle réellement et donc pas simplement dans les instances internationales, adopter le Web aussi. Enfin, si c'est le scénario 3 qui se vérifie, je dirais que nul ne sait ce qui va se passer, ni même si les émissions que je fais à Radio France et si Radio France ça existera encore, si les services que vous représentez existeront encore, si la culture telle qu'on la conçoit existera encore. On est un peu comme ce Toqueville qui décrit dans « L'ancien régime et la Révolution », se décrit en train de marcher dans des décombres. Les murs se sont effondrés. Il marche dans les débris. Il ne sait pas où est l'avenir. Il est très nostalgique parce que c'est un catholique et en plus un monarchiste. Mais, il sait que, de toute façon, il faudra aller vers le monde de la révolution et le monde de demain et qu'il n'y a pas d'autre choix.

J'aimerais vous dire que je comprends, et je suis sûr que vous comprenez aussi cette anxiété légitime face à ce monde qui s'annonce, à la fois un monde plus mondialisé, un monde plus numérisé. Dans une époque où la transmission était faite par les grands-parents vers leurs parents, et les parents vers leurs enfants, aujourd'hui tout est très perturbé. Souvent ce sont vos enfants, moi mon neveu de 12 ans qui m'apporte les sujets de mes émissions à Radio France et qui m'explique ce qui est en train de se passer sur le Web, alors que je serais censé en tant qu'animateur de Radio France de lui expliquer, à lui, les choses. On voit ce monde incroyablement inversé et parfois compliqué.

Et, encore une fois, il ne s'agit pas de décliner avec les déclinologues. Il ne s'agit pas de rejeter ces évolutions par elles-mêmes. Il s'agit de les comprendre, de les accompagner, ne pas être les défenseurs de cette France, que j'évoquais tout à l'heure, riquiqui, scrogneugneu, renfermée, renfrognée, rapetissée, mais, au lieu de quoi, s'ouvrir au monde, retrousser ses manches parce que ces évolutions pour imaginer une France en grand, ces évolutions, je le redis ici, que ce soit en matière de mondialisation ou en matière numérique ne sont ni bonnes, ni mauvaises en soi. Elles dépendront d'abord et avant tout de ce que moi, de ce que vous, de ce que nous en feront.

Je vous remercie.

Je crois qu'on a une petite dizaine de minutes de réactions, pas forcément de questions parce que je n'ai pas forcément de réponses, mais d'échanges, de commentaires. Ne vous inquiétez pas, je sais castagner. Donc, s'il faut se battre. Allez-y.

Guillaume Sola, JOC de Rouen : Pour moi, en France, on a une grande culture au niveau de la langue, on a énormément de langues régionales. On a plusieurs langues diversifiées partout en France qui ne sont pas assez mises en valeur tout au long des rencontres, à part dans les Chtis où on fait de la pub pour le Chti. On a une perte de la langue au niveau de l'étude. Je suis pour qu'on enseigne les langues régionales dans les écoles primaires parce que ce sont les langues où on peut se retrouver. C'est la meilleure culture qu'on a.

Frédéric Martel : Je vous suis très reconnaissant de cette intervention. Votre question n'appelle pas de réponse, ce n'était même pas une question. Je dirais juste que ça confirme un petit peu, et je vous suis tout à fait, ce que j'ai dit à savoir qu'on a un discours sur la diversité culturelle mais qu'on ne valorise pas cette diversité et, en particulier, sur les langues régionales qui font partie de la convention de l'UNESCO où on est en contradiction flagrante avec les textes qu'on fait voter et qu'on demande au mode d'adopter. Par ailleurs, je vous suis également tout à fait dans le sens où parler des langues régionales ou étrangères, c'est bien, tout en parlant en français. En effet, parler français en France est une manière de s'émanciper. Parler bien le français, ne pas voir

d'illettrisme, c'est aussi indispensable à la progression sociale comme il est utile aussi de parler anglais, de parler peut-être une langue ancienne provençale ou régionale. Je ne suis pas sûr de vous suivre par contre sur le fait que cette langue vous permette de vous retrouver, que l'important soit seulement le passé. Je dirais que vous êtes libre d'apprendre toutes les langues que vous voulez. On doit pouvoir les parler plus dans les écoles. C'est important que les petits français parlent un bon français, qu'il y ait moins d'illettrisme et qu'on soit capable de parler d'autres langues étrangères pour dialoguer dans le monde.

C'est très banal ce que je dis. D'autres remarques ?

Samuel Brunet, Conseil général Haute-Loire : C'est moins l'aspect professionnel que bénévole qui m'intéresse. J'ai la chance, je considère que c'est une chance, d'être bénévole d'un petit cinéma local dans un petit village de Haute-Loire qui est l'ancien cinéma paroissial. On l'appelle le ciné-club. C'est un gros bâtiment qu'on possède qui est juste en face de l'église. On est passé au numérique parce que c'est une demande du public. C'est un gros financement. Là où je voulais en venir, c'est que ce petit cinéma associatif est utile parce que les gens n'ont pas la possibilité d'aller à 10, 15, 20 kilomètres de chez eux voir ce type de produits cinématographiques. Ça, c'est une première anecdote. La seconde est que j'ai cru remarquer au cours de mon parcours professionnel, en passant dans différentes villes, qu'on a par exemple, vous parlez des multiplexes qui ont leur utilité. Je suis un tout petit sceptique sur le fait qu'un multiplexe soit possédé par une seule et même personne. Vous avez par exemple le groupe Davoine que vous connaissez peut-être de renom qui possède cette grande banane de cinémas entre Dijon, Nevers, ici probablement dans l'Allier, je ne sais pas, mais Clermont-Ferrand et une partie du Lyonnais. Il faut savoir que le groupe Davoine, c'est une anecdote mais qui m'a beaucoup marqué quand j'étais étudiant, a refusé en 2007 de diffuser dans tous ses multiplexes le film « Shrek 3 » qui était attendu par une partie du public... Pourquoi ? Parce qu'il s'était fâché avec le distributeur français ! Quand ce multiplexe est possédé par une seule et même personne qui, sur un coup de tête, refuse à une partie de la population française l'accès à un produit cinématographique, là je suis un petit peu plus sceptique sur l'intérêt des multiplexes. Autre et dernière anecdote, à Clermont on nous a refusé l'entrée d'un film policier parce qu'il y avait une file d'attente de 2 heures pour un film dont on a parlé, parlant du Nord. C'est un peu frustrant de voir que le spectateur peut être pris des fois en otage ou tout simplement dénigré dans le fait qu'il va y avoir tel ou tel film et de la volonté d'une seule personne, déjà, est refusé dans ce droit.

Frédéric Martel : Je pense que vous avez absolument raison évidemment. Je n'ai pas eu le temps d'évoquer ça parce qu'on ne peut pas tout dire en deux heures. Mais, me semble-t-il un discours de compréhension de ces industries s'accompagne, je suis très bienveillant vous l'avez entendu, plutôt positif sur ce rôle de ces industries. Contrairement à ce qu'on dit souvent elles font des choses qui peuvent être positives. Mais le rôle de l'Etat, et notamment d'ailleurs du gouvernement américain pour les Etats-Unis, et en France pour ce qui nous concerne, est un rôle de régulation très fort. Dans ces secteurs-là, vous avez besoin d'une concurrence loyale et il est important que tout monopole quel qu'il soit et tout abus de position dominante soit très fortement sanctionné, rééquilibré. De ce point de vue, l'Europe le fait un peu. Elle le fait en particulier dans les télécoms. Je crois que le CNC le fait assez bien en France. L'exemple que vous dites confirme qu'elle ne le fait pas assez. De ce point de vue, aux Etats-Unis, la FCC (fédérale communication commission) fait ce travail-là et essaie de lutter contre les abus de position dominante. Vous avez absolument raison et je n'ai rien à dire contre ça. Après, je considère que le multiplexe c'est aussi, je n'en suis pas un défenseur fou. Je pense simplement que vous avez un outil qui a comme particularité d'être installé là où les gens vivent pour une assez large part. Et le discours un peu bobo qui était de dire « venez dans notre cinéma d'art et d'essai en centre ville » est un discours qui est beau, mais qui ne correspond absolument pas à la réalité que les gens vivent aujourd'hui très fortement dans ce qu'on appelle des ex-urb (c'est un mot américain encore, ex-urb, c'est-à-dire le deuxième anneau des villes, le premier, non pas la banlieue interne, mais la banlieue lointaine). C'est ce qui a tout changé. L'histoire du multiplexe, c'est l'ex-urb. C'est à partir du moment où vous êtes trop loin. Quand vous allez dans une ville américaine, je pense à Saint-Louis, à Kansas city, à Atlanta, etc, vous arrivez dans la ville, chaque fois que j'ai vu le panneau d'entrée il m'a fallu faire encore 100 kilomètres avant d'arriver au centre ville. Vous avez des villes qui vont s'étendre sur une centaine de kilomètres. La personne qui habite dans cette ex-urb, cette banlieue de deuxième, troisième anneau de la ville, ne peut plus aller au centre ville matériellement pour voir un film. Il y

a alors deux solutions. Ou vous limitez le cinéma aux bobos qui vont être dans le centre ville, ou vous faites des multiplexes, vous faites des cinémas ailleurs qui permettent aux gens d'aller voir des films là où ils sont. Le débat qui est le vrai débat n'est pas celui des multiplexes. C'est de savoir qu'est-ce qu'on met dans les multiplexes. L'avantage est que vous y avez 25 écrans très souvent. Le premier cinéma d'art et d'essai en France c'est l'UGC ciné cité, aujourd'hui à Paris et c'est un multiplexe. Sauf qu'on a imposé en France ou, en tout cas, pour plein de raisons on a fait en sorte qu'il y ait des films d'art et d'essai dans des multiplexes. Ça n'existe pas aux Etats-Unis. C'est le vrai problème.

Christiane Merel, Directrice Jeunesse en Mairie de Cognin : Je dirige un service jeunesse dans une petite ville de Savoie. Je voulais savoir ce que vous pensiez du titre choc d'il y a quelques jours dans un supplément du Monde qui disait « Ces scientifiques que la télévision tue » ?

Frédéric Martel : C'est marrant parce que je l'ai lu tout récemment. Vous savez tous de quoi il s'agissait ? C'est un peu plus compliqué que juste ce titre-là. On est tous très partagé. Je ne vais pas venir faire ici l'apologie de la télévision, d'abord parce que je la regarde assez peu donc ça serait un peu hypocrite, et ensuite parce qu'une part importante de mon travail est de dire « cessons de moraliser systématiquement la culture », cessons de s'ériger en juge constamment sur ce qui est bien et ce qui n'est pas bien. Je pense que la culture n'existe pas avec un grand C. Il y a des cultures et beaucoup de pratiques culturelles. Moi le premier et je suis sûr que c'est vrai pour vous aussi, je suis le produit de choses très complexes et très multiples comme nous tous. Je peux à la fois m'intéresser à une œuvre très locale concernant mon village, à un film très spécifique d'un artiste et en même temps à « Avatar ». Je refuse qu'on me dise ça c'est bien, ça c'est pas bien, ça c'est moyen. Je pense que tout ce discours, pas tellement celui de l'éducation populaire, pas tellement celui des élus locaux qui sont sur le terrain, mais celui d'une élite un peu journalistique, un peu parisienne, ce discours me navre et c'est celui-là que je combats en partie. Je ne viens pas ici ni faire l'apologie des multiplexes, ni du mainstream, ni de la télévision et on la regarde de moins en moins. Aujourd'hui, Internet apporte beaucoup de différences sur ça. Internet, c'est à la fois très critiquable dans plein d'aspects, mais c'est très divers. C'est des micros niches, c'est plein de choses. Je ne veux pas transformer cette intervention en conversation de café, en quelque chose d'un peu banal. Je dirais qu'il a sûrement une complète éducation de l'image, de la culture et du son à refaire à l'âge du numérique. Il me semble qu'elle n'a pas assez été faite puis je ne connais pas non plus tout ce qui a été écrit sur ça. Il faut qu'on sorte d'un discours qui était celui des années 50 à 70 et qui, aujourd'hui, ne correspond plus à la réalité. Vous ne pouvez plus accuser la télévision, par exemple, d'être aussi massificatrice qu'elle ne l'était quand vous avez 200 chaînes, quand vous la regardez sur Internet par petites bribes. Il faut un nouveau discours probablement très critique et très prudent au sens qui va être très profond. Ce n'est pas mon métier, je ne travaille pas sur ça, mais, je pense que vous le faites beaucoup plus que moi et vous en connaissez les auteurs. Je crois vraiment aux médiateurs, la désintermédiation est très forte. Les médiateurs sont changés. Mais, il restera des médiateurs. Peut-être seront-ils sur le Web, dans les publics que vous fréquentez, dans des réseaux plus d'éducation populaire, dans les collectivités locales et territoriales ? Je vous encourage à sortir un peu de tout ce qu'on a appris en grandissant parce que, comme on est dans un monde qui est très très changé, il faut essayer de l'adapter. C'est seulement ça mon projet. Je ne sais même pas si j'ai raison, si les faits seront confirmés. Il faut ouvrir les fenêtres, sortir du catéchisme et je dis ça sans aucune méchanceté à l'égard d'aucune religion, catéchisme au sens global du terme qui est aussi politique et essayer d'ouvrir les portes et les fenêtres pour voir ce qui se passe, mais vous le faites. C'est banal de vous demander de le faire.

Nicolas Rousset, adjoint d'un centre social et culturel à la Bastide sur Bordeaux :

Nous avons compris sur la jeunesse et notamment sur Bordeaux qu'on devait mener un travail sur l'éducation à l'image auprès des jeunes puisque nous touchons le multimédia. On passe de l'imagination à la création sur plusieurs supports que ce soit la musique, l'écriture d'abord et après pourquoi pas l'image. On s'est lancé depuis plusieurs années sur l'éducation à l'image avec la création de films. Les jeunes sont passionnés de ça. On arrive à les faire écrire à travers cette idée-là. On est convaincu. Mais, bien souvent et là je m'adresse à vous puisque vous êtes écrivain, journaliste, docteur en sociologie, attaché culturel à l'ambassade de France aux Etats-Unis,

Harvard, Sciences-Po c'est-à-dire que vous êtes assez entendu. Vous touchez les politiques, nous beaucoup moins, surtout au niveau national.

Frédéric Martel : Les miens, ils perdent. Mais, on ne désespère pas qu'ils gagnent un de ces jours.

Nicolas Rousset : Ils gagneront ça tourne, vous savez bien.

Frédéric Martel: Ils vont gagner

Nicolas Rousset : Nous, nous sommes beaucoup moins entendus dans ces actions-là. Nous sommes suivis par la Région, la ville de Bordeaux et plusieurs autres partenaires, l'Etat bien sûr mais pas par la culture. Vous êtes un ambassadeur de ce travail-là. Bien souvent, ils n'arrivent pas à ce niveau là. Ils arrivent à d'autres niveaux mais par ce biais qui est, à mon avis, une pièce maîtresse pour recadrer la place de l'adulte et du jeune par rapport à ce support-là, ce qu'on en fait, ce qu'on lit, ce qui est vrai, ce qui est faux, et cet outil-là de transformation sur énormément de supports et de créativité. Nous menons ce travail-là, mais bien souvent les partenaires ne sont pas au rendez-vous

Frédéric Martel : Je ne veux pas à nouveau repolitiser.

Nicolas Rousset : Si si allez-y.

Frédéric Martel : Il se trouve que je consacre pas mal de mon temps à voyager, y compris en France dans des villes, des régions. Parfois, j'ai fait des conférences devant cinq personnes dans un petit village en Ardèche et j'étais très content même s'il n'y avait que cinq personnes. Ça peut être formidable, parfois, c'est tout à fait autre chose. Et je vois le dynamisme et l'innovation, la différence, les singularités des élus locaux, des services locaux. Quand vous êtes dans des grandes villes formidables sur le plan culturel, je pense à Grenoble, à Reims, évidemment à Nantes, à Rennes etc, on est frappé. Pardon de n'avoir cité que quelques villes, Il y a aussi Lyon, Marseille, etc. C'est formidable cette innovation. Je crois beaucoup au Bottom up pour prendre encore un mot en anglais, c'est à dire tout ce qui part du terrain et qui remonte, l'inverse du top down c'est-à-dire le ministère qui va vers le terrain. Le top down, ça n'a jamais marché et c'est ce qu'on fait au ministère de la culture depuis des années. A l'époque, c'était sans doute nécessaire avec Malraux. Ca ne l'est plus aujourd'hui. Après, il y a le national. Qu'est-ce que vous voulez que je dise de Frédéric Mitterrand ? Il déshonore le nom de son oncle... Pourtant je n'étais pas un grand miterrandiste. Historiquement, j'étais plutôt rocardien. J'ai fait un papier de 10 pages dans Marianne qui s'appelait « Mitterrand le petit », il l'a très mal pris. C'est vraiment Mitterrand le petit ! Quand on passe plus de temps à nommer ses conseillers à des postes, comme tout récemment à la direction de France 24 alors que le type ne comprend rien à la télé, qu'on nomme Catherine Pégard au Château de Versailles, qu'on déglingue Olivier PY du théâtre de l'odéon, je prends 3 exemples qui me viennent à l'esprit, mais on peut en citer plusieurs centaines. C'est un Ministre qui est à la fois ridicule et qui a échoué.

Nous arrivons en fin de ce temps d'échanges. Merci à vous tous et bonne suite de débats demain. Et votez bien dimanche.